

tines de la muraille de l'ouest, et vint planer dans la cour du château. Elle était fort grande et, au centre, appuyée au donjon, s'élevait la chapelle. Tout le château paraissait désert, quoique assez éclairé, mais la chapelle était pleine de monde et si bien illuminée, que les figures des vitraux resplendissaient. C'est là qu'on chantait ; la porte était close.

Lorenz plana au-dessus des différents bâtiments. Il vit des serviteurs ivres qui se partageaient les débris d'un festin, et buvaient à la santé des maîtres du château. Il tourna autour de la chapelle, et apercevant enfin une verrière où manquait un assez grand morceau de vitrage, il put voir ce qui se passait à l'intérieur. Le chapelain du château bénissait un mariage. Le prince de Drakenberg, vêtu de brocart pourpre, redressait sa haute taille, et portant avec dignité son collier de la Toison-d'Or, ses cinquante ans, sa barbe grise et son noble front blanchi sous le casque, conduisait à l'autel une dame voilée, d'une taille gracieuse, et dont la longue jupe de damas blanc et argent était portée par deux belles jeunes filles. Aucune d'elles n'était Hilda, et Lorenz la chercha vainement des yeux dans l'assistance ; mais lorsque la cérémonie, qui touchait à sa fin, fut terminée, la mariée revint à son prie-Dieu, et le pauvre Lorenz reconnut Hilda, belle, souriante et triomphante.

S'il n'eût pas été cramponné aux grilles qui protégeaient le

vitrail, il fût tombé, oubliant ses ailes. Il pâlit, devint froid, puis le sang revint violemment à son visage, ses oreilles bourdonnèrent, la colère chassa la douleur, et s'élevant en l'air, il partit à tire-d'aile... Mais bientôt il revint sur le balcon d'Hilda, posa dans sa cassette un ruban, un gant, des fleurs qu'il tenait d'elle, déchira une belle dentelle, effeuilla les roses, et eût encore fait d'autres folies, sans doute, mais il entendit du bruit dans l'escalier. Alors, d'un nouvel essor, il reprit à travers les airs silencieux le chemin de Nuremberg.

Oui, c'est comme un rêve, et pourtant c'est vrai. — Que la poitrine de l'homme se couvre de la cuirasse du guerrier, du froc du moine, de la bure ou de la pourpre, qu'elle se pare des diamants des rois, ou dérobe les ailes de l'aigle, hélas ! le cœur n'en reste pas moins vulnérable, et toutes les richesses et les inventions du monde ne peuvent rien pour apaiser ses douleurs.

Lorenz chevauchait donc tristement, sans même regarder les montagnes dont il s'approchait et les aigles planant au ciel, lorsqu'il entendit résonner des trompettes.

Blum dressa l'oreille : Lorenz se haussa sur la selle et regarda de tous côtés. Au détour du chemin, il aperçut un gros de cavaliers qui venaient à sa rencontre, enseignes déployées, plumet et lambrequins au vent. Son frère était à la tête de la troupe, armé de pied en cap. Il cria en l'apercevant :

(A suivre)